

# A la recherche des valeurs françaises

par Jean de Fabrègues

**L**ES crises de la vie des peuples ne sont pas très différentes de celles qui bouleversent nos vies humaines : rompant l'habitude, ses facilités et son sommeil, elles nous révèlent à nous-mêmes, nous *rendent* au-delà des automatiques quotidiens, une possibilité de nous regarder véridiquement.

La terrible crise de la France pourra-t-elle nous rendre cet éminent service ? On l'avait pu croire, et, sitôt le 15 juin 1940, les admirables analyses du Maréchal sur les causes du drame français nous l'avaient fait espérer. Il savait allier la perspicacité et la douceur, la violence qui débride les plaies et la charité qui en apaise la douleur. A la fois, le mal nous était montré et le remède offert.

Cela ne serait-il plus de saison ? C'est la question que l'on est amené à se poser depuis quelque temps. Beaucoup de Français, et non des moindres, de ceux qui tiennent des plumes tenues pour éminentes, et de ceux à qui l'on prête influence et force d'esprit, nous invitent à ne plus « attaquer la France » ou à ne plus « battre notre coulpe sur la poitrine » d'une France « déjà assez déchirée, affaiblie et meurtrie ». Qu'est-ce à dire ? N'est-il plus permis, au yeux de ces personnages éminents, de tenter de reconnaître les causes de nos malheurs pour y mieux remédier ? Serait-ce qu'il faut admettre que ceux-ci ont été sans motif, et que, seuls, de malins génies nous ont menés, agneaux au cœur pur, au bord du précipice pour mieux nous y jeter ? Mais — du moins — alors faudrait-il avouer que nous n'avons pas vu clair. Si nous n'étions pas malades du côté du cœur et de l'âme, nous l'étions du côté de l'esprit et de la lucidité : il conviendrait de le dire, afin de mieux protéger justement cette âme même et ce cœur purs. Cela aussi, nous serait-il interdit de le dire ? Ainsi que, naguère, Clemenceau s'écriant à la tribune de la Chambre « La révolution est un bloc », il faudrait que nous admettions que tout ce qui a été la France d'hier et d'avant-hier fût non seulement sans tache morale mais sans erreur intellectuelle ? Ne pas l'admettre est sacrilège, trahison, bassesse. Ainsi parlent, ainsi écrivent, des esprits dont certains ont sainement raisonné, hier, des mêmes choses dont ils déraisonnent aujourd'hui. Ainsi dissertent des hommes dont toute l'activité intellectuelle d'hier fut justement tendue à marquer que la France, s'engageant dans la guerre, s'engageait dans l'équivoque : condamnée à vaincre pour mettre sa victoire au service des valeurs démocratiques, socialistes, matérialistes — ou, si elle était vaincue, condamnée à cette défaite même qui n'était pas un plus bel horizon.



a jeter  
cumite  
(aux  
orties)

1940. 2  
La que des  
"Mauvais Maître"  
l'arrivée dans le  
Journal des "jeunes"  
"Semaïs"  
du 20 sept = 42

Dernier 20 sept 42  
Le Journal des Jeunes



Faut-il donc croire aujourd'hui, faut-il donc accepter de dire ou de laisser dire que les valeurs qui ont miné et ruiné la France sont bonnes ? Faut-il donc refuser de faire un tri dans tout cet ensemble d'idées, bonnes ou mauvaises, saines ou néfastes, que la France a constamment offertes au monde depuis des siècles, grenier des richesses spirituelles, des pensées, des valeurs, des positions morales et intellectuelles ? Faut-il, parce que cela a été dit en France hier ou avant-hier, reconnaître pour valables toutes les pensées qu'on a exprimées entre Marseille et Paris, entre Montmartre et Montparnasse, depuis cinquante ou cent-cinquante ans ? Faut-il, en un mot, refuser de garder encore une règle d'or, celle de la vérité, de la bienfaisance humaine, et de la bienfaisance sociale ? Devrons-nous cesser de dire, comme nous l'avons fait hier sans être accusés de trahison et de sacrilège, que M. André Gide est un auteur néfaste et qu'il est mauvais de citer du Marcel Proust en exemple aux élèves des classes de philosophie ?

(LIRE LA SUITE PAGE 6).

Jean de FABREGUES.

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Devrons-nous renoncer à rétablir une critique solide de la vie morale « gratuite » que ces mêmes auteurs nous ont apportée ? Faudra-t-il que nous fassions un pieux silence sur l'atmosphère de décadence qui régna dans tant de lieux du Paris « sur-réaliste » ou « dadaïste » ? Serons-nous obligés à faire tout cela, abandonnant ainsi les jeunes Français à tous ces périls continués et développés, abâtardis et popularisés, sous prétexte que ces valeurs ont été un moment « françaises » ?

●●●

C'est bien ce que, pour notre part, nous nous refuserons à faire.

D'abord parce que c'est le meilleur moyen de paraître solidariser la France, la vie française, la vie intellectuelle française, avec ces « valeurs ». Grâce au ciel, il y avait autre chose en France. Il y avait Péguy et Claudel, il y avait Bernanos et Gustave Thibon. Il y avait le mouvement maurassien et le christianisme social, il y avait la renaissance thomiste et la philosophie de Gabriel Marcel et de Louis Lavelle. Il y avait et il y a un mouvement intellectuel que les Français eux-mêmes ignorent, et qui ne croit ni à « l'acte gratuit » ni à la « disponibilité » de l'âme. Qu'un silence extravagant ne permette donc pas de dire que la France a été et est le pays de la déliquescence morale et de l'abandon de style, même esthétique. Nous ne ferons pas le silence, justement parce qu'il a des valeurs françaises à dégager et à défendre, parce qu'il y a des âmes françaises à protéger, à enrichir, à conduire, — parce qu'il y a, en un mot, la France à défendre, et même contre elle-même.

Je crois le temps venu où, nous autres chrétiens, aurons à nous souvenir que nous sommes les fils d'Hello et de Léon Blov et pas seulement d'hommes qui ont toujours dit *oui* à tout et à tous, même et d'abord à leurs adversaires et aux idées de leurs adversaires.

Il est vraiment original de penser qu'on en arriverait à avaliser tout crûment M. Gide sous prétexte de ne pas attaquer « la

France - qui - est - indissolublement - liée au - christianisme ». On ne nous verra pas de ce côté-là de la bataille. Nous faisons trop honneur à M. Gide pour l'honorer ainsi : son talent et ses idées méritent qu'on les discute. Il y a là une des pages du drame français : la trahison serait de n'y pas porter la lumière.

●●●

Il faudra donc aller plus loin, il faudra reprendre l'inventaire des valeurs françaises, montrer ce qu'elles peuvent apporter au monde où nous vivons, à l'époque que nous vivons. A cette tâche, nous faisons vœu de nous consacrer ici et, sans plus tarder, dès maintenant.

Jean de FABREGUES.